

mêmes des classes, de telle sorte qu'on n'a pu les enlever.

Il va falloir, pour accomplir le vandalisme républicain, badigeonner entièrement les classes en question.

La règle des lectures.—Nous vivons à une époque où, par suite des développements de la presse, la lecture est devenue un besoin si perpétuel et une habitude si répandue qu'elle exerce sur la plupart des hommes une influence prédominante. Il est donc important pour nous de connaître la règle à suivre dans le choix de nos lectures.

Au risque d'étonner beaucoup ceux qui pensent que la règle suprême en cette matière est de n'en avoir aucune, et sans oublier que c'est au directeur de conscience d'examiner et de résoudre les cas particuliers, nous voudrions montrer d'une manière générale, en suivant la voix tracée par N. S. P. le Pape dans sa récente encyclique aux évêques d'Italie, que notre devoir est, en premier lieu, de ne point nous permettre de mauvaises lectures; et, en second lieu, de nous appliquer à faire de bonnes lectures.

"Ceux qui poursuivent l'Eglise d'une haine implacable, dit Léon XIII, ont pour habitude d'engager le combat par la voie de la presse et d'en user comme d'une arme puissante de destruction. De là, ce déluge de mauvais livres; de là, ces journaux dominés par un esprit de désordre et d'iniquité, dont les attaques violentes ne sont contenues ni par les prescriptions de combattre avec soin l'influence d'un mal si grave, et qui prend de jour en jour une extension plus grande. Par des remontrances sérieuses et par des conseils pressants, il faut déterminer les fidèles à se tenir sur leurs gardes, et à observer très religieusement dans la lecture un choix prudent."

Trop de chrétiens, en effet, oublient qu'ils sont obligés de faire les mauvais écrits comme les mauvaises compagnies, et il n'est pas rare de rencontrer, même dans les bibliothèques de familles honorables, un certain nombre de livres ou de publications qui mettent en danger la foi et les mœurs. Si, à côté de ces productions malsaines, vous voyez apparaître des ouvrages plus dignes de figurer en un tel lieu, vous ne serez pas longtemps sans vous apercevoir qu'ils sont délaissés à leur place d'honneur et qu'ils n'obtiennent pas la préférence des lecteurs.

— Mais ces livres ne me font aucun mauvais effet: je ne me souviens même plus de ce que j'ai lu. Telle est l'excuse ordinaire par laquelle les chrétiens inconscients prétendent justifier leur témérité.—Vraiment! répondit-on un jour à l'un d'eux; mais pourriez-vous bien me dire ce que vous avez mangé il y a quelques jours?—Oh! je ne m'en souviens plus.—Et cependant cela vous a nourri.

Ainsi les mauvaises lectures, lorsqu'elles ne produisent pas de crises immédiates, agissent à la manière de ces aliments pernicieux, de ces poisons lents qui détruisent peu à peu la santé et qui agissent sourdement mais sûrement jusqu'à ce qu'ils aient produit la mort.

Vous dites que votre foi ne court aucun danger, malgré les sophismes élégants ou les attaques passionnées que vous prenez plaisir à parcourir chaque jour dans votre journal ou votre revue. Ne serait-ce point parce que votre foi n'a plus cette vigueur et intégrité

qui rendent le vrai croyant profondément sensible à tous les outrages adressés à sa religion!

Vous assurez que les peintures les plus risquées de vos romans n'excitent en votre âme aucune impression fâcheuse. Serait-ce parce que vous avez déjà ému en vous ce sentiment de pudeur qui est la gloire et la sauvegarde des cœurs purs, parce que vous devenez à votre insu de plus en plus semblable aux tristes héros dont vous suivez si attentivement les exploits?

De nombreux exemples, dont les tribunaux ont plus d'une fois eu à s'occuper, démontrent que ces soupçons ne sont pas injustes, et que les mauvaises lectures produiront tôt ou tard leurs funestes résultats.

C'est donc pour nous un devoir rigoureux, à moins d'une nécessité et d'une autorisation spéciales, de ne jamais lire ni garder aucun écrit capable de nuire soit à nous-mêmes, soit à ceux qui nous entourent.

Pour accomplir ce devoir, il est indispensable de prendre le goût des bonnes lectures, et de s'habituer à donner aux écrivains honnêtes l'attention et l'argent qu'on prodigue si follement aux apôtres de l'erreur ou du vice. Qu'on ne croie pas se condamner ainsi à rester un esprit étroit, à se renfermer dans un cercle très borné d'études monotones et peu attrayantes. Celui qui ferait sérieusement une semblable objection, n'aurait pas la moindre idée des richesses immenses que lui offre la saine littérature. Est-ce que saint Paul ouvrait un horizon trop restreint aux premiers chrétiens, lorsqu'il leur traçait ce beau programme d'études et par conséquent de lectures: "Frères, tout ce qui est vrai, tout ce qui est chaste, tout ce qui est juste, tout ce qui est saint, tout ce qui est aimable, tout ce qui est édifiant, tout ce qui fortifie la vertu et relève le devoir: voilà ce qui doit être l'objet de vos pensées." (*Phil. iv, 8.*)—Est-ce que ce programme n'est pas réalisé, avec autant de variété que d'abondance, dans les bons écrits accumulés depuis tant de siècles et publiés encore chaque jour? Oh! soyons donc plus fiers de cet incomparable patrimoine, et n'allons pas attribuer aux impies le monopole du génie. Sachons d'abord estimer et goûter l'Ecriture Sainte qui réunit tous les genres de beauté et d'intérêt, et dont saint Jérôme disait: "Tout ce que nous lisons dans les livres divins est lumière et splendeur, même quand on s'arrête à la surface; mais c'est au fond, dans la moelle, que sont cachées les grandes douceurs."

Il suffit ensuite de rappeler aux chrétiens intelligents que les Pères de l'Eglise nous ont laissé des œuvres innombrables, admirées par les critiques les plus hostiles à leur doctrine; que nos grands classiques français du dix-septième siècle sont pour la plupart profondément religieux; que notre temps, comme les autres âges de l'Eglise, a vu toute une floraison de livres bien capables de faire honneur à notre foi et de continuer les traditions du génie chrétien; que la bonne presse stimulée par les encouragements de nos premiers pasteurs, ne cesse de lutter contre le torrent dévastateur de la presse impie, et de mettre à notre disposition, sous toutes les formes possibles, ce que notre curiosité serait tentée de chercher ailleurs à l'exception du fruit défendu que nous ne devons pas même désirer. Quelle folle serait donc la nôtre, si